

Nouveaux Cahiers du socialisme

Nouveaux
Cahiers du
socialisme

Le mouvement des villes en transition : un véritable projet de décroissance ?

Thomas Taloté

Number 14, Fall 2015

La décroissance, pour la suite du monde

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79406ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif d'analyse politique

ISSN

1918-4662 (print)

1918-4670 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Taloté, T. (2015). Le mouvement des villes en transition : un véritable projet de décroissance ? *Nouveaux Cahiers du socialisme*, (14), 176–184.

Le mouvement des villes en transition : un véritable projet de décroissance ?

THOMAS TALOTÉ

Le mouvement des villes en transition: de la résilience communautaire à la visualisation positive, une approche systémique du changement social

En 1990, Rob Hopkins sillonne la vallée des Immortels, au fin fond des montagnes pakistanaïses¹. Il est aussitôt frappé par l'abondance et la quiétude dont jouissent les communautés locales, et ce, en dépit de leur isolement. Leurs membres semblent vivre en profonde harmonie avec leur environnement, produisant par eux-mêmes toute la nourriture dont ils ont besoin, construisant leurs logis uniquement à partir de matériaux naturels et ne se déplaçant qu'à pied ou à dos d'âne. Fasciné par la simplicité de leur mode de vie, le jeune artiste britannique décide de se reconvertir dans les sciences de l'environnement. En 1996, il s'installe à Kinsale, en Irlande, où il enseignera la permaculture² pendant près de dix ans.

En 2004, il découvre le concept de pic pétrolier³ et réalise que l'humanité est arrivée à une période charnière de son histoire: l'épuisement des ressources fossiles ainsi que le réchauffement climatique font planer une menace inédite sur nos sociétés productivistes, celle d'un effondrement politique, économique et social brutal. Le seul moyen d'y échapper consiste, selon lui, à nous mobiliser

1 Cette première partie est basée sur Rob Hopkins, *Manuel de transition. De la dépendance au pétrole à la résilience locale*, Montréal, Écosociété, 2010.

2 Le concept de permaculture, apparu dans les années 1970, provient de la contraction de l'expression *permanent agriculture*. La permaculture est une démarche éthique visant à créer une culture durable: il s'agit de concevoir de façon consciente des « paysages qui miment les modèles et les relations observés dans la nature », et ce, afin d'obtenir une production abondante de nourriture, de fibres textiles et d'énergie pour satisfaire les besoins locaux ». Cette démarche s'articule autour de trois valeurs fondamentales, que sont le respect de la nature, le souci des gens et le partage équitable. Voir David Holmgren, *L'essence de la permaculture*, 2010, <http://holmgren.com.au/downloads/Essence_of_Pc_FR.pdf>.

3 Popularisé par le géologue Colin Campbell, le concept de pic pétrolier est apparu dans les années 1950, sous la plume du géophysicien Marion King Hubbert. Il s'agit du moment où la production d'un puits, d'un champ ou d'une région atteint son plafond, lequel correspond à une situation où la moitié des réserves ont été extraites. La production d'un baril supplémentaire requiert alors davantage de temps et d'argent, car, pour continuer à exploiter le gisement, il faut sans cesse creuser plus profond. Les preuves que nous approchons du pic, voire que nous l'avons déjà atteint, se multiplient. En 2008, pour chaque baril découvert, le monde en a consommé quatre. Voir Rob Hopkins, *op. cit.*, p. 21.

sur le champ et à agir collectivement afin de transformer nos systèmes de production, de distribution et de consommation dans le sens d'une plus grande sobriété, ce qui implique que nous rompions avec la mondialisation et que nous repensions le vivre ensemble. La transition dans laquelle nous nous engagerions, loin de nous ramener à l'âge de pierre, permettrait l'avènement d'une société plus propre et plus solidaire, bref, plus respectueuse de la nature et de l'humain.

Hopkins propose alors à ses étudiantes et à ses étudiants de recourir aux principes de la permaculture afin de relever localement les défis de la transition et, plus particulièrement, de diminuer la consommation d'hydrocarbures, dont les émissions de gaz carbonique. En février 2005, les « apprentis transitionneurs » investissent l'hôtel de ville de Kinsale afin d'y tenir un forum public, au cours duquel la population est invitée à se saisir de l'idée de transition et à imaginer des solutions pour un avenir plus sobre. Quelques mois plus tard, ils mettent un point final à leur plan de descente énergétique, divisé en onze volets thématiques, touchant à tous les domaines de la vie quotidienne, comme l'alimentation, l'éducation, la santé ou les transports. L'originalité de ce plan d'action tient principalement au fait que ses recommandations sont le fruit d'une concertation publique, basée sur une vision positive de l'avenir.

En septembre 2005, Hopkins déménage à Totnes en Angleterre, avec la ferme intention d'y reproduire son expérience irlandaise. Il s'entoure d'une poignée de militantes et de militants, puis multiplie les conférences-débats, l'objectif étant de faire prendre conscience à la population de la vulnérabilité inhérente à notre modèle de société, hautement énergivore. Un an plus tard, quelques centaines de personnes, réunies dans les locaux de la mairie, célèbrent officiellement la naissance du mouvement. Les premières séances de remue-méninges s'organisent alors spontanément, rassemblant des dizaines de participantes et de participants autour de thématiques variées, comme la construction naturelle, les médecines alternatives ou la transition intérieure. Ces ateliers débouchent ensuite sur la création de groupes de travail autonomes, puis sur l'élaboration de projets concrets et l'organisation de séances de formation, visant à doter les transitionneurs et les transitionneuses des compétences nécessaires à l'atteinte de leurs objectifs, le tout sous la supervision d'un comité de pilotage élu. Cette petite ville à la riche histoire écologiste représente aujourd'hui le vaisseau amiral du mouvement: sa monnaie locale, ses vergers urbains et sa société énergétique communautaire ont fait de nombreux émules à travers le monde. En novembre 2014, on recensait pas moins de 1196 initiatives, réparties dans 43 pays, regroupées depuis 2007 au sein d'un réseau transnational, chargé de promouvoir le mouvement et d'assurer le partage d'expériences.

Hopkins nous invite à penser en termes de résilience. Par là, il faut entendre la capacité de nos communautés à encaisser les chocs, à se réorganiser et à évoluer, et ce, tout en préservant leur structure, leur fonction et leur identité. La communauté résiliente, écrit-il, se distingue de la communauté durable dans la mesure où elle reconnaît à la fois l'inéluçabilité du pic pétrolier et

la dangerosité du réchauffement climatique. Il n'est pas question de faire plus avec moins, tel que le proclament les adeptes de la croissance verte, mais bien de faire autrement ! Par exemple, l'aménagement d'un boisé décoratif en milieu urbain contribue sans aucun doute à la séquestration du carbone, et donc à l'amélioration de la qualité de l'air. En revanche, ce type d'initiative ne renforce pas la « position de la communauté », soit sa capacité à faire face aux changements à venir et à subvenir par elle-même à ses propres besoins. De ce point de vue, nous disent les transitionneurs, il serait plus sage de mettre en place une « agroforêt d'arbres nourriciers ». La résilience se construit pas à pas, notamment par la relocalisation et la diversification des activités économiques, contribuant ainsi à la prévention des crises et au renforcement du lien social.

Les transitionneurs nous appellent, en conséquence, à réformer nos façons de penser et à revoir l'ensemble de nos comportements dans le sens d'une plus grande frugalité. Or, la plupart d'entre nous sont psychologiquement incapables de concevoir un monde postpétrole, tant nous dépendons des hydrocarbures pour la satisfaction de nos besoins. Le mouvement en a parfaitement conscience: la cure de désintoxication à laquelle nous serons obligés de nous plier si nous souhaitons préserver nos communautés peut effectivement paraître déprimante, au point même de nous mener au déni et à l'inaction. Ces réactions, bien qu'elles soient naturelles, doivent être dépassées. S'inspirant des méthodes de traitement des toxicomanies, la transition cherche à accompagner les communautés dans leur sevrage. Le moyen le plus efficace pour donner envie aux populations de se défaire de leur dépendance au pétrole consiste à se projeter dans l'avenir et à inventer, pièce par pièce, une société plus simple, plus conviviale, voire même plus prospère. En prêtant une oreille attentive aux préoccupations citoyennes, en offrant à ses membres une plateforme d'expression personnelle et des espaces d'échanges rassurants, la transition prétend leur redonner espoir et désamorcer les poches de résistance au changement.

Enfin, la transition fait le pari de la créativité collective. Chaque communauté trouvera par elle-même les moyens d'opérer sa propre transformation. Aussi le mouvement s'appuie-t-il avant tout sur le travail des communautés locales plutôt que sur celui des gouvernements nationaux: non seulement ceux-ci sont trop éloignés des territoires, dont ils ignorent les réalités, mais ils sont également trop impliqués dans le système économique mondial qu'ils ont tendance à croire éternel. Les autorités ne commenceront pas le changement, cette responsabilité incombe donc d'abord aux citoyens et aux citoyennes, à qui le mouvement a vocation à rendre un véritable pouvoir de décision. La transition se veut ainsi apolitique, le but étant de rassembler au-delà des cercles écologistes, ce qui ne signifie pas pour autant que ses membres soient hostiles à toute forme de partenariat avec les collectivités locales.

*Le Transition Handbook*⁴, paru en 2008, recommande aux communautés de suivre un programme en douze étapes, véritable boîte à outils du mouvement, avec pour objectif ultime, l'adoption d'un plan de diminution énergétique. Les initiatives locales ne sont toutefois pas tenues de le respecter: ce programme n'est qu'un guide, dont elles peuvent s'inspirer librement pour organiser leurs activités. Certains collectifs ont d'ailleurs décidé de se doter d'un statut d'organisme à but non lucratif, ou de société à responsabilité limitée, leur permettant de recueillir des subventions, voire d'employer du personnel rémunéré. Quoi qu'il en soit, la plupart des groupes s'en tiennent, à ce jour, à des projets certes modestes, mais très concrets, visant à augmenter l'autosuffisance de leur communauté et à développer leurs propres compétences, dans le plus pur esprit du « *do it yourself* »: création de jardins et de vergers communautaires; de banques de graines et de sociétés de services énergétiques; construction de caveaux à légumes et de garages à vélos; aménagement de pistes cyclables et de centres de compostage; mise en place de monnaies locales, de marchés fermiers, de systèmes d'autopartage et de circuits d'échange de biens usagés; achat et installation de panneaux solaires; réalisation d'audits de vulnérabilité environnementale et de bilans énergétiques; initiation à la conserverie, à la pêche, à la construction naturelle, à l'herboristerie et à la médecine traditionnelle; soutien au cohabitat, à l'écoconstruction et à la filière bois-énergie, etc.

La décroissance et la transition, unies dans leur quête du bien-vivre: deux mouvements aux valeurs, aux pratiques et aux objectifs analogues

Les transitionneurs et les décroissants convergent dans leur critique du régime dominant. Sur ce point, ils et elles partagent le même diagnostic: compte tenu des lois de la thermodynamique, il ne fait aucun doute que le système capitaliste se heurtera tôt ou tard aux limites physiques de la biosphère. Autrement dit, une croissance infinie dans un monde fini est impossible ! La notion de pic pétrolier, chère aux transitionneurs, participe de ce raisonnement, tout comme celle de pic des métaux, évoqué par certains décroissants. Ces deux phénomènes se complètent d'ailleurs l'un l'autre, puisqu'il faut de plus en plus d'énergie pour extraire des métaux, toujours moins concentrés, et de plus en plus de métaux pour produire de l'énergie, toujours moins accessible⁵. La transition emprunte également aux travaux de prospective conduits il y a une quarantaine d'années par les époux Meadows, qui avaient prédit que l'épuisement des ressources non renouvelables entraînerait un effondrement global. En effet, il devait en découler un effondrement de la production industrielle et agricole, puis une hausse subite du taux de mortalité, conduisant, de fait, à une diminution rapide de la population mondiale. Le manuel de transition est clair: si nous continuons de

4 Rob Hopkins, *The Transition Handbook. From Oil Dependency to Local Resilience*, White River Junction (Vermont), Chelsea Green Publishing, 2008.

5 Philippe Bihouix, « Matérialité du productivisme », dans Agnès Sinaï (dir.), *Penser la décroissance*, Paris, Presses de Sciences Po, 2013, p. 95-116.

pillier les ressources fossiles de la planète, nous risquons d'être entraînés dans un état de guerre de tous contre tous, provoqué par la multiplication des pénuries et la montée des inégalités.

Les décroissants et les transitionneurs s'entendent sur la nécessité d'une contraction du processus productif, d'où l'importance accordée, de part et d'autre, au principe de relocalisation, et donc aux circuits courts. La transition est très critique à l'égard des solutions technologiques avancées par les partisans de la croissance verte afin de résoudre la crise énergétique, leur objectif consistant d'abord et avant tout à préserver le système mondialisé dans lequel nous vivons actuellement. La plupart de ces solutions, comme le recyclage ou le découplage, n'auraient d'ailleurs pour seul effet que de différer l'effondrement; d'autres, comme l'exploitation des sables bitumineux, la liquéfaction du charbon ou la production de biodiesels ne feraient que précipiter le dérèglement climatique⁶. Les décroissants sont encore plus sceptiques quant à l'hypothèse d'un miracle technologique. Après tout, la technoscience est largement responsable de la situation déplorable dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui. Face aux crises qui nous menacent, les transitionneurs et les décroissants préconisent la même solution fondamentale, celle d'un changement de paradigme civilisationnel ; nous devons mettre un terme à la démesure productiviste et faire collectivement le choix de la responsabilité, en privilégiant notamment ce qui est simple et petit. Citant les travaux de Ted Trainer, chercheur au *Simplicity Institute*, le manuel de transition souligne par exemple que ni l'éolien, ni le solaire ne seront capables de supporter la croissance de nos économies, car leur rendement énergétique est insuffisant. Ces technologies « auront un rôle essentiel à jouer au-delà du pic »⁷, mais en aucun cas elles ne pourront être déployées à grande échelle et remplacer les carburants fossiles. La solution ? Réduire drastiquement nos consommations matérielles et recourir le plus possible à l'énergie mécanique humaine et animale.

La transition provoquera, à un niveau macro, un recul du produit intérieur brut ; en revanche, elle sera l'occasion, à un niveau micro, d'une régénération du tissu économique local, sous la forme d'une gestion collective des moyens de production. Les coopératives et les mutuelles ont encore de beaux jours devant elles ! À l'instar des décroissants, les transitionneurs aspirent à remettre l'économie à sa place, en d'autres termes, à la désacraliser. Ils et elles dénoncent implicitement les méfaits du développement, du consumérisme et du progrès technique et matériel⁸. À leurs yeux, le marché devrait être réorganisé sur le modèle de l'agora, c'est-à-dire qu'il devrait être réinséré dans son environnement

6 Hopkins, *op. cit.*, p. 76-78.

7 Hopkins, *op. cit.*, p. 59.

8 Molly Scott-Cato et Jean Hillier, « How could we study climate-related social innovation ? Applying deleuzean philosophy to Transition Towns », *Environmental Politics*, vol. 19, n° 6, 2010; Simon de Muynck, *Transition et décroissance: analogies et divergences*, Barricade, 2011, <www.barricade.be/publications/analyses-etudes/transition-decroissance-analogies-divergences>.

immédiat, à la fois naturel et social. La transition a bel et bien vocation à opérer en quelque sorte une « sortie de l'économie », du moins de l'économie telle que nous la connaissons aujourd'hui: son héritage permaculturel la conduit à valoriser la coopération sur la compétition, la lenteur sur la vitesse, le partage sur le profit, etc. Au « mythe » de la croissance, les transitionneurs proposent de substituer de « nouvelles histoires », susceptibles d'éveiller les consciences et de stimuler le changement social⁹. Le mouvement nous invite à inventer une société plus sobre et plus heureuse, premier pas vers une renaissance économique, culturelle et spirituelle. La transition, c'est aussi cela: déboulonner les idoles du capitalisme et « décoloniser les imaginaires »¹⁰, condition *sine qua non* d'une liberté retrouvée.

Les transitionneurs et les décroissants aspirent à reprendre en main leur existence et à retisser le lien social. Jacques Généreux soutient qu'une vie « pleinement humaine » doit reposer sur l'équilibre entre notre désir de libération, ou d'« être soi », et notre désir de socialisation, ou d'« être avec »¹¹. La société contemporaine est « inhumaine », car « dissociée », c'est-à-dire atomisée en une multitude d'individus dressés les uns contre les autres. La décroissance et la transition ambitionnent toutes deux de réparer nos sociétés malades de leur individualisme en poussant les gens à renouer avec leur communauté, à échanger et à oeuvrer ensemble en faveur d'un monde nouveau, plus convivial. Par ailleurs, les décroissants et les transitionneurs nous invitent à poursuivre cette quête pour le bien-vivre en nous libérant de l'emprise que nos technologies exercent sur nous. La transition s'inspire ainsi des travaux de certains précurseurs de la décroissance, comme Ivan Illich ou Ernst Schumacher. Le premier recommandait l'adoption de « technologies conviviales », c'est-à-dire d'outils tolérant une diversité d'usages, ne créant « ni maîtres ni esclaves » et élargissant le rayon d'action personnel de leurs utilisateurs et de leurs utilisatrices, sans pour autant dégrader leur autonomie en se rendant indispensables. Quant au second, il appelait à concevoir des « technologies intermédiaires », c'est-à-dire des outils modestes, adaptés aux ressources et aux besoins de leurs usagers et de leurs usagères. Les décroissants et les transitionneurs partagent un rêve, celui de s'émanciper du monde des machines, exemplifié notamment par l'agriculture industrielle, et de reconquérir leur autonomie, soit en se réappropriant les anciens savoir-faire paysans, soit en réapprenant à réparer leurs propres outils.

Enfin, la transition propose de redonner ses lettres de noblesse à la politique, entendue ici au sens d'agir collectif¹², c'est-à-dire d'intervention consciente des hommes et des femmes dans la vie de la cité, ce qui implique que nous rompions

9 Hopkins, *op. cit.*, p. 14.

10 Serge Latouche, *Le pari de la décroissance*, Paris, Fayard/Pluriel, 2010.

11 Jacques Généreux, *La dissociété*, Paris, Seuil, 2008, p. 161-186.

12 Bien qu'il ne fasse pas formellement partie de la mouvance décroissantiste, nous recommandons la lecture d'Anselm Jappe, « Politique sans politique », dans *Crédit à mort. La décomposition du capitalisme et ses critiques*, Paris, Lignes, 2011, p. 55-68.

avec la politique institutionnelle et que nous nous réappropriions l'espace public afin d'y faire entendre notre voix. Il s'agit donc ni plus ni moins de revaloriser l'action directe des citoyens et des citoyennes. Les décroissants n'en pensent pas moins, eux et elles qui professent volontiers que la politique traditionnelle n'est pas « la seule voie possible pour changer le monde »¹³, que les « utopies concrètes » et les « expérimentations minoritaires » ont le pouvoir de faire émerger un florilège d'alternatives.

La transition, une version timorée et inaboutie du projet décroissantiste ?

Les transitionneurs et les transitionneuses reconnaissent volontiers qu'une croissance infinie dans un monde fini est impossible ; en revanche, ils sont plus réticents que les décroissants à en dénoncer les effets pervers sur les systèmes naturels et humains. Le mouvement se présente exclusivement comme une force de proposition, ce qui explique que certains militants écologistes lui aient reproché d'être par trop consensuel¹⁴. Le manuel de transition recèle bel et bien quelques allusions à la rapacité et à l'iniquité inhérentes aux « forces de la mondialisation », mais le réquisitoire ne va guère plus loin. Les transitionneurs soutiennent que les défis qui nous attendent sont trop importants pour que nous gaspillions le temps qui nous reste à identifier et à pourchasser les coupables : nous devons nous rassembler et agir dans les plus brefs délais, ce qui implique que nous acceptions de travailler avec les tenants du système. Les décroissants les plus radicaux, généralement d'origine française, s'y opposent fermement, considérant que tout projet de société alternatif doit comprendre un volet critique, remettant en question les institutions politiques, économiques et sociales actuelles. Comment, sinon échapper aux tentatives de récupération menées par l'adversaire ? La transition, à leur sens, est un « trajet », elle doit nécessairement partir d'un « monde rejeté » avant d'espérer atteindre un « monde projeté »¹⁵ ; aussi proposent-ils un diagnostic à la fois plus exhaustif et plus mordant que celui des transitionneurs, critiquant de façon systématique les effets pervers du productivisme¹⁶. Ils condamnent en particulier l'injustice du système capitaliste, qui présuppose et aggrave les inégalités socioéconomiques entre les humains. Une telle critique est pratiquement inexistante chez les transitionneurs, sinon en creux, à travers leurs exhortations à imaginer une société nouvelle. La majorité des groupes étudiés à ce jour peinent à impliquer les populations défavorisées dans leurs activités, de même qu'ils rechignent à se prononcer sur la question des inégalités entre les hémisphères nord et sud, ce qui fait craindre à leurs détracteurs qu'ils ne finissent par s'enfermer dans un localisme de type défensif.

13 Voir Jappe, *op. cit.*, p. 57.

14 Paul Chatterton et Alice Cutler, *Un écologisme apolitique ? Débat autour de la transition*, Montréal, Écosociété, 2013.

15 Michel Lepesant, *Politique(s) de la décroissance*, Paris, Utopia, 2013, p. 39.

16 Voir Luc Semal et Mathilde Szuba, « France qui décroît, France en transition », dans Hopkins, *op. cit.*

Les tenants et les tenantes de l'écologie sociale, un mouvement anarchiste apparenté à la décroissance, reprochent parfois à la transition d'être obnubilée par l'action et d'être passée trop tôt à l'expérimentation, sans s'être posé clairement la question de la sortie du capitalisme¹⁷. De fait, le mouvement semble avoir déçu nombre d'objecteurs de croissance français et belges, ardents défenseurs d'une stratégie de confrontation avec le régime dominant. Ils et elles sont nombreux à souligner les limites de la transition: loin d'être une version pragmatique de la décroissance, elle en serait d'abord et avant tout une version édulcorée, à la sauce développement durable. En effet, le discours des transitionneurs n'est pas exempt d'ambiguïtés. Le mouvement utilise ainsi la notion d'« abondance » de façon équivoque, laissant sous-entendre que la population n'aurait pas à diminuer son niveau de confort matériel, du moins pas dans des proportions qui impliqueraient qu'elle se serre réellement la ceinture¹⁸. Le *Manuel de transition* parle même de mener une vie « plus productive » ! Quant à l'idée de « développement », elle semble ne jamais s'éloigner de leur esprit. Certes, il est question d'une autre forme de développement, tout entier articulé autour des communautés locales, mais le mot reste empreint de connotations productivistes. Si l'on examine de plus près les activités conduites par les transitionneurs, il apparaît également que certaines d'entre elles sont compatibles avec le système capitaliste, dont elles se contentent simplement d'atténuer les effets les plus destructurants. Pire encore, les monnaies fondantes encourageraient leurs détenteurs à les dépenser, et donc à consommer davantage¹⁹. À travers ce type de projets, les transitionneurs contribueraient à alimenter l'idée selon laquelle il serait possible de réformer le système et d'y construire des oasis écologiques²⁰, ce que dénoncent les décroissants, bien décidés à provoquer l'écroulement du capitalisme, et pas simplement à l'anticiper. Bref, les objecteurs de croissance reprochent à la transition de ne pas penser ses projets dans le cadre d'une remise en cause générale des institutions capitalistes, et donc de se limiter à une éthique de la simplicité volontaire.

La discussion précédente nous amène directement à la question politique. Les décroissants français dénoncent fréquemment le caractère apolitique de la transition, qu'exprime notamment son refus de participer aux luttes sociales. Cette posture répondrait à un choix stratégique, celui de recruter le plus largement possible. Cependant, d'aucuns craignent que cette attitude vis-à-vis de la chose

17 Sébastien Biet, *Les Initiatives de Transition sont-elles anticapitalistes ?* Barricade, 2011, <www.barricade.be/publications/analyses-etudes/initiatives-transition-sont-elles-anticapitalistes>.

18 Ted Trainer, *The Transition Towns Movement: its Huge Significance and a Friendly Criticism*, Culture Change, 2010, <www.culturechange.org/cms/content/view/full/605/1/>.

19 *Ibid.*

20 *Ibid.*

publique ne contribue au mouvement général de dépolitisation des esprits²¹. Bien sûr, la politique ne se réduit pas au jeu des partis et des manifestations, elle se vit également à travers les expérimentations minoritaires, formes privilégiées s'il en est de désobéissance civile. Cependant, faute de désigner et de combattre ses adversaires, la transition risque, à terme, d'être récupérée et étouffée par les acteurs dominants. La notion de résilience, chère au mouvement, en est un bon exemple. Elle est souvent entendue comme la capacité d'un système à rebondir et à revenir au *statu quo*. Aussi est-elle fréquemment invoquée par les gouvernements néolibéraux, comme c'est le cas des conservateurs britanniques, qui s'en servent actuellement comme d'un alibi afin de démanteler leur système de sécurité sociale et de se défaire de leurs responsabilités sur les communautés locales²². La transition, à moins qu'elle n'accepte le conflit et ne prenne expressément ses distances avec ce type de programme, pourrait involontairement faire le jeu du système. La décroissance, pour sa part, revendique sans ambages son ancrage à gauche²³, ce qui limite potentiellement sa capacité à attirer de nouvelles et de nouveaux partisans, mais confère à son discours une certaine cohérence. Les décroissants ne se font toutefois aucune illusion sur les ressorts de la politique institutionnelle, ayant renoncé, dans leur grande majorité, à l'idée de la conquête du pouvoir. Néanmoins, cela n'empêche pas certains d'entre eux de participer à tel ou tel suffrage et d'exprimer publiquement leurs idées, exploitant de fait toutes les formes de l'agir politique.

Pour conclure, le mouvement de la transition possède sans aucun doute un énorme potentiel de transformation sociale. Ses membres font le pari qu'en multipliant les jardins partagés, les banques d'outils et les monnaies complémentaires, ils feront progressivement émerger une société alternative. Les décroissants, quant à eux et elles, sont plus sceptiques quant aux chances de succès de cette stratégie dite de l'« exemplarité » ou de l'« essaimage »²⁴. Ils estiment, pour la plupart, qu'un changement de système nécessiterait une mobilisation politique de grande ampleur, susceptible de remettre en question les pouvoirs en place. Il apparaît finalement que les différences qui opposent ces deux mouvements tiennent pour l'essentiel au fait qu'ils possèdent chacun leur propre stratégie de sortie du capitalisme.

21 Sarah Neal, « Transition culture: politics, localities and ruralities », *Journal of Rural Studies*, vol. 32, 2013.

22 Esther Alloun et Samuel Alexander, *The Transition movement. Questions of Diversity, Power, and Affluence*, Simplicity Institute Report, 2014.

23 Paul Ariès, *La simplicité volontaire contre le mythe de l'abondance*, Paris, La Découverte, 2012.

24 Lepesant, *op. cit.*, p. 36.